

La Patriote de... A PROPOS DE RETOUR DE L'U.R.S.S.

# André Gide et le Communisme

« Qui se sert de l'épée périra par l'épée »

On sait qu'un de nos plus grands écrivains contemporains, celui qu'un critique appela même « le contemporain capital », André Gide, avait donné il y a quatre ans environ, son adhésion au communisme.

André Gide était âgé de plus de soixante ans. Jusqu'ici, il avait vécu totalement étranger aux luttes politiques. Disciple de Malherbe, la vie intérieure le sollicitait plus que l'action, vaine, méprisable agitation — l'éternel plus que l'actuel.

Sans doute, toujours, Gide s'intéressait à l'homme et à l'humanité qui constituaient même le centre de ses préoccupations. Mais Gide ne considérait l'homme qu'en général, l'humanité dans son essence. Pareillement, les problèmes moraux ne cessèrent de le tourmenter. S'il rompit avec le protestantisme, dont il conserva cependant l'empreinte, ce fut pour des raisons « marxistes » ; il n'en continua pas moins de s'efforcer vers la pureté intérieure.

Suivre Gide dans cette recherche de la pureté serait sans doute bien long, car Gide est un homme qui vit ses idées plus qu'il ne les pense. Celles-ci, par suite, habitent un long temps en lui. Et, ce long temps écoulé, il les abandonna après en avoir digéré la partie substantielle, ou se les annexa définitivement. Rien en Gide du penseur trouillon, hâtif et souvent superficiel, comme les Universités en fabriquent trop. Et pourtant, comme il a voulu goûter à toutes les expériences intellectuelles, à toutes les formes de vie, sa vie intérieure est toute en méandres, et la raconter serait une tâche considérable.

Est-ce à dire que cette existence est dénuée d'unité ? Jullément. Et c'est même cela qui en fait l'intérêt.

Malgré tout ce qu'il y a d'indéterminé dans ce reflet de Gide, c'est son œuvre, malgré tout le « flou » qu'il y a introduit par tempérament ou de façon préméditée, il y a en elle quelque chose qui assure son unité. Ce « quelque chose », c'est son effort constant vers la vérité, c'est surtout l'idée que la pureté morale est fonction de la pureté intellectuelle. Elles sont inséparables. Gide n'a pas osé aller jusqu'au bout et affirmer leur « dentité », il ne l'a pas voulu non plus ; et c'est peut-être pourquoi il y a encore du flottement dans son ou ses attitudes.

Mais, dira-t-on, quel rapport tout cela a-t-il avec l'U.R.S.S. ou le Communisme ?

Je cherche tel à m'expliquer les raisons de l'adhésion de Gide au Communisme. Et je pense que pour connaître ces « raisons », il importe d'abord de connaître l'homme et ses tendances les plus profondes.

J'avoue, du reste, que cette adhésion a été pour moi une grande surprise, et que la déception profonde de Gide en U.R.S.S. ne m'a pas étonné. L'absence totale de liberté intellectuelle et politique qui est le fait de l'U.R.S.S. — et qui me semble une conséquence logique du communisme (Gide prétend que non), devait inévitablement, ôsser un homme pour lequel la vie est dénuée de valeur et de sens si elle n'est pas libre.

Non ! elle ne me surprend pas cette sévère réflexion de Gide dans son livre « Retour de l'U.R.S.S. » : « ...Et comme il advient toujours que nous ne reconnaissions qu'après les avoir perdus, la valeur de certains avantages, rien de tel qu'un séjour en U.R.S.S. (ou en Allemagne, il va sans dire !), pour nous aider à apprécier l'appréciable liberté de pensée dont nous jouissons encore en France, et dont nous abusons parfois » (page 86). Ou celle-ci : « Ce que l'on demande à présent, c'est l'acceptation, le conformisme. Ce que l'on veut et exige, c'est une approbation de tout ce qui se fait en U.R.S.S., ce que l'on cherche à obtenir, c'est que cette approbation ne soit pas résignée, mais sincère, mais enthousiaste même. Le plus étonnant, c'est qu'on y parvient. D'autre part, le souvenir protestant de la moindre critique est possible des publications, ce du reste aussitôt étouffé. Et si, dans un autre pays au bord même du rideau, dans l'Allemagne de Hitler, l'épée, soit, moins libre, plus

courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassal » (p. 87).

Pourant, Gide était parti en Russie plein d'espoir, plein de foi, prêt à donner sa vie même, s'il l'eût fallu, pour la réussite de l'« Expérience Communiste ». Gide, cependant, n'a pas hésité à dire ce qu'il avait vu, avec la sincérité la plus complète. C'est un grand exemple que Gide donne là — à ses amis, à nous tous. Et remarquons bien qu'il conserve intacte au fond du cœur sa foi dans la doctrine. Mais il s'y refuse à identifier celle-ci avec l'U.R.S.S. : « Si je me suis trompé d'abord, dit-il, le mieux est de reconnaître au plus tôt mon erreur ; car je suis responsable, ici, de ceux que cette erreur entraîne. Il n'y a pas, en ce cas, amour-propre qui tienne, et du reste, j'en ai fort peu. Il y a des choses plus importantes à mes yeux que mon amour-propre : plus importantes que l'U.R.S.S. ; c'est l'humanité, c'est son destin, c'est sa culture ».

Mais Gide n'est-il pas lui-même responsable, en partie, de sa propre déception ? Le doute n'est pas possible quand on essaye de découvrir les raisons de sa « conversion ».

André Gide s'est lancé dans le communisme parce qu'un moment dans sa vie est venu où il s'est senti « gêné d'être un « privilégié ».

Ce mouvement fait honneur à un homme que la vie — en dépit de quelques attaques plus ou moins perfides d'adversaires littéraires — avait gâté !

C'est moins pour des raisons d'ordre idéologique qu'il s'est « converti », que pour des motifs d'ordre affectif : « D'humour et de tempérament, dit-il, dans ses « Pages de Journal », je ne suis rien moins que révolutionnaire. Au surplus, je n'ai, personnellement, qu'à me féliciter de l'état des choses. Mais voyez-vous, ce qui me gêne, c'est précisément d'avoir à m'en féliciter, c'est de me dire que, si vous n'étiez pas né du bon côté, vous ne penseriez pas de même ; de devoir penser, si vous êtes conservateur, que c'est vos avantages que vous souhaitez conserver et transmettre ».

« Je ne me prétends pas meilleur que vous et veux bien rester convaincu que le cœur vous léverait, comme à moi, n'est-ce pas ? le cœur vous léverait, comme à moi, n'est-ce pas ? l'aveuglement, où vous êtes, et que ça vous couperait aussi l'appétit si vous preniez conscience bien nette que, ce qui fait aujourd'hui votre grosse part de gâteau, c'est l'absence de pain pour beaucoup d'autres ».

Karl Marx laisse Gide assez froid. « Peut-être n'a-t-il jamais ouvert les nombreux tomes du « Capital ». Connait-il même « le manifeste communiste ? » Son maître n'est pas un économiste, mais un homme qui s'est surtout distingué entre tous les autres par l'exemple qu'il a donné et le caractère humain de son enseignement, ce maître c'est celui dont son enfance comme son âge mûr ont toujours été illuminés : c'est Jésus de Nazareth : « ...ce qui m'amène au Communisme, ce n'est pas Marx, écrit-il dans ses « Pages de Journal », c'est l'Evangile. C'est l'Evangile qui m'a formé. Ce sont les préceptes de l'Evangile, selon le pil qu'ils ont fait prendre à ma pensée, au comportement de tout mon être, qui m'ont incité à la doute de ma valeur propre, le respect d'autrui, de sa pensée, de sa valeur, et qui ont, en moi, fortifié ce dédain, cette répugnance qui sans doute était native, à toute possession particulière, à tout accaparement ».

Mettons l'accent sur ces derniers mots : « répugnance à toute possession particulière, à tout accaparement. Or, cette répugnance, c'est elle qui a permis à Gide de passer sans transition de la doctrine évangélique du Christ à la doctrine communiste. Toujours Gide, dans ses notes intimes qu'il a publiées à la N.R.F., a insisté avec raison sur la malediction prononcée par le Christ contre celui qui est détenteur de richesses. Et dans ces feuillets du 1er Mai 1933 de la N.R.F., où il s'explique sur son communisme, nous trouvons des le début ces lignes significatives :

« Qu'un riche puisse se déclarer pour le Communisme, voici qui donne P.V. Il trouve cela comique. Il n'en revient pas. »

« Ce qui m'étonne bien davantage,

c'est qu'un riche puisse se déclarer chrétien ; c'est-à-dire disciple de celui qui déclarait que nul riche ne pouvait se réclamer de lui, et qui répondait : « Vends ton bien et donne-le aux pauvres », au jeune homme fortuné qui lui demandait conseil, et lequel nous est-il dit dans l'Evangile, et s'en retourna fort triste, et qui possédait de grands biens ». Car Communisme et Christianisme enseignent une semblable déposition. Mais, tandis que le Communisme prétend dépouiller de ses privautés celui qui possède, le Christianisme l'invite à s'en dépouiller de lui-même. Et s'il ne l'a pas déjà fait, qu'attend-il ? Et, tant qu'il ne l'a pas fait, comment ose-t-il se considérer comme chrétien ? »

Voilà un texte qui en dit long. « Car le communisme et le christianisme enseignent une semblable déposition », affirme Gide. En, en effet, le Christ a juré que la richesse était un obstacle insurmontable à la perfection morale, et le communisme — dans sa forme la plus rigoureuse — a condamné la propriété individuelle, source de tous nos maux.

Aussi Gide a-t-il cru que les Soviets avaient réalisé — étaient en train de réaliser — une société où les rapports d'intérêt étaient supprimés. Finit la cupidité, finit l'oppression de l'argent, finit aussi les misères les plus criantes. L'U.R.S.S. se présentait à lui comme un Etat idéal en formation, où la fraternité la plus complète commençait à se développer. Ne disait-on pas que la famille avait été supprimée et que la société entière vivait dans l'unité et la communion la plus haute.

Et sans doute, lorsqu'on l'envisage sous cet angle utopique, le Communisme est-il la plus belle de toutes les doctrines.

Seulement Gide a eu tort de ne pas lire Karl Marx et Lénine, qui sont plus réalistes que lui. Seulement Gide a eu tort de ne pas se rappeler qu'on ne modifie pas l'homme comme on pétrit un bloc de glace. Il a eu tort de ne pas se souvenir qu'il est bas tout n'est pas possible, du moins dans le court espace d'une vie humaine.

Je ne nie pas que les dirigeants de la Russie soviétique n'aient essayé de réaliser quelque chose de grand. Mais les méthodes de violence qu'ils ont employées, de propos délibéré, prouvaient qu'ils étaient une singulière méchanceté dans la nature humaine. Ce régime nouveau, supérieur certes à l'ancien, ils ont essayé de l'établir par une révolution sanglante et par la dictature du prolétariat ou plus exactement par la dictature des chefs des partis, prolétaires. Sans doute, en Russie rencontraient-ils un obstacle particulièrement redoutable dans le retard du peuple russe et son inertie naturelle. Mais il est bien évident, toutefois qu'on n'établit pas par la seule force un ordre social reposant sur l'idée de fraternité humaine, sans modifier profondément l'homme lui-même. Or, l'homme, s'il n'est pas incapable de progrès, n'est pas aussi piastique que certains théoriciens révolutionnaires se le figurent. Et il ne suffit pas, comme le croyait Marx, de modifier la forme de la société, pour transformer l'âme de l'humanité.

On ne fait pas le bonheur de l'homme malgré lui, on ne le fait qu'avec lui. Et sans nier les réels efforts de l'U.R.S.S. pour transformer économiquement la société (efforts dont Gide n'a pu être pas assez apprécier l'importance), sans nier que nos sociétés occidentales évoluent toutes vers un régime où les profits capitalistes sont supprimés, on est bien obligé de constater que la Russie possède un régime politique très arriéré ou en tout cas tout à fait antidémocratique, et l'on se demande comment elle en sortira.

Et si le régime démocratique nous paraît le régime de l'avenir, c'est justement parce qu'il fait sans cesse appel aux masses pour réaliser le progrès, c'est parce qu'il refuse d'imposer à l'homme des réformes pour lesquelles il n'est pas prêt, c'est parce qu'il implique le respect le plus grand du libre-arbitre humain. Ses conquêtes sont lentes, mais elles sont définitives.

Henri BONNET